

LA VOIE DE LA SAGESSE

TEXTES

LA CEINTURE DE MARIE

Marie était, ce soir, seule dans sa maison.
Depuis longtemps d'ailleurs elle était toujours seule.
Ah! que le temps est court! Ah! que le temps est long.
On touche encore à l'enfance, et l'on est une aïeule!
Elle était là, rêveuse et les deux mains croisées,
Ecoutant vaguement, mêlés à ses pensées
Les derniers bruits du jour. Elle entendait des voix,
Des pas devant sa porte.
Ce n'étaient ni les pas ni les voix d'autrefois:
Les pas avaient passé, et les voix étaient mortes.
Et voilà que soudain se fit un grand silence
Comme on n'en verra plus qu'au dernier jour du monde;
Un silence plus grand que celui de l'absence
Quand une voix qui crie attend qu'on lui réponde.
Elle leva la tête et vit la pièce obscure
Se remplir tout à coup d'une grande clarté
Tandis que s'élevait un céleste murmure
De feuillage et de vent que son cœur agité
Eut vite reconnu
Car l'ayant dans sa vie une fois entendu.
L'aurait-elle oublié ?...
Une palme à la main, son manteau déployé
Flottant sur ses pieds blancs, ses ailes de lumière
Le tenant suspendu à trois pieds de la terre,
L'Archange Gabriel
Lui dit de cette voix qu'on ne connaît qu'au ciel
Et qui jadis l'avait effrayée et ravie :
"Je vous salue Marie."
Il se tut un instant, et dans ce court silence
Qui joignait les deux bouts d'une longue existence
Un monde entier paraissait enfermé,
Qu'il avait annoncé et qu'elle avait porté.
L'Ange reprit alors :
*« Je viens du Paradis
Vous offrir cette palme au nom de votre Fils.
Vous la ferez porter devant votre cercueil,
Car dans trois jours d'ici,
Fille du roi David, finira votre deuil.
Mon Maître dans trois jours vous attend près de lui ».*
- *« Bel Ange, répondit la Vierge, aucun message
Ne pouvait me causer une plus grande joie,
Et la palme des Cieux que le Seigneur m'envoie,
Sera sur mon repos le plus doux des ombrages.
Mais avant de quitter pour toujours cette terre,
Je voudrais dire adieu*

*A Jean, à Jacques, à Pierre,
A Philippe, à Simon, à Thadée, à Matthieu,
A l'autre Jacques aussi,
A Thomas, à André et à Barthélémy.
Ils ont été mes fils, ils ont mis sur ma peine
L'apaisante douceur de leur fidélité,
Et quand leur âme, à tous, d'amertume était pleine,
Ils revenaient ici s'asseoir à mon côté. »*

Et l'Ange répondit :

*« Bienheureuse Marie,
Celui qui transporta en un instant Elie
Du Carmel en Chaldée
Ne refusera pas, pour votre dernier jour,
De rassembler ici la troupe dispersée
De ceux que Vous et Lui aimez d'un même amour. »*

A ces mots, Gabriel posa sur ses genoux
La branche de palmier qu'il tenait à la main
Verte comme le houx
Et brillant de l'éclat de l'étoile du matin.

*« Bel Ange, dit Marie,
Une demande encore: Faites, je vous en prie,
Qu'au sortir de mon corps,
Mon âme ne rencontre aucun esprit pervers. »*

- *« Celle qui écrasa le serpent comme un ver
Ne verra que l'azur et les Anges, dehors ».*

Il dit et s'envola. Quand il eut disparu,
Emportant la clarté dont il était vêtu,
La palme de lumière
Continua d'éclairer la chambre solitaire
Où se tenait Marie.

Le jour qui vient après cette annonce bénie,
On la vit qui sortait comme à l'accoutumée,
Car tous les jours ainsi, année après année,
Fantôme qui suivait un fantôme fuyant,
Triste et lente elle allait par les mêmes sentiers
Du mont du Golgotha au mont des Oliviers,
Et l'on était toujours troublé en la voyant.

Mais ce soir elle avait le visage serein,
Se sentant tout à coup d'un siècle rajeunie
En songeant au bonheur d'être morte demain.
Que les chemins sont doux quand la vie est finie!
Qu'il est bon de sentir que la plaie est fermée!
Les gens qui la voyaient pour la dernière fois,
Ainsi transfigurée,
Disaient :

« Quel âge a-t-elle ? »

Et ils comptaient sur leurs doigts.

Le jour qui vint encore, dans la chambre où brillait
La palme de l'Archange, en paix elle attendait
Les Onze dispersés de l'Egypte à l'Euxin,
De Tyr à la Mer Morte,
Quand, pareils à trois coups frappés par le Destin,
Elle entendit trois coups qu'on frappait à sa porte.
Jean était là devant elle,
Amené sur le dos d'une blanche nuée,
Plus rapide qu'une aile,
D'Ephèse où il prêchait, à la demeure aimée.

« Jean, te voici! »dit-elle en posant sur son cœur
Sa tête aux cheveux gris,
Comme lui-même aimait reposer jadis
Son front sur le Seigneur.
« Je t'espérais, mon fils, car l'Ange de lumière
Qui vint me visiter au temps de ma jeunesse,
M'est encore apparu, m'apportant la promesse
Que la nuit de ce soir serait ma nuit dernière ».
« - Hélas! » répondit Jean,
« N'aurai-je donc suivi la course d'un nuage
Que pour savoir plus tôt quel horrible message
Attendait ton enfant!
Jésus t'avait laissée, en mourant, près de nous,
Comme un suprême appui,
O Mère ! Avons-nous mérité son courroux
Qu'il te rappelle à lui!
Cette chère maison où tu nous accueillais
Quand nous étions en peine,
Sera sans yeux, sans voix et n'aura désormais
Ni lampe ni gardienne.
Nous ne te verrons plus sous nos pas désolés
Comme une source heureuse,
Et nous devons pleurer sans être consolés,
Consolante pleureuse!
Quand se levait le jour, tu étais le bâton
Que l'on prend dans sa paume
Quand arrivait le soir, je prononçai ton nom
Pour m'ouvrir le royaume.
Tant que tu étais là, je sentais une main
Toujours sur mon épaule.
Le plus pauvre ruisseau, au fond de son ravin
Avait toujours un saule.
Et maintenant tu pars, ô ma mère! Et demain,
Quand tu seras couchée,
J'irai, aveugle et sourd, sur le triste chemin
Où je t'aurai laissée...
- Mon fils, pleurons tous deux. Je sais mieux que personne,
Pour avoir tant pleuré, que chaque larme est bonne.
Je ne m'en vais plus qu'il ne s'en est allé.
Je serai la gardienne et je serai la lampe,
L'invisible baiser à ton front consolé,
Et l'eau dans le bassin pour rafraîchir ta tempe.
Je serai ton bâton tout le long du voyage,
Et je serai le saule
Qui penchera sur toi un bienveillant feuillage;
Et quand sur cette terre aura pris fin ton rôle,
Nous nous retrouverons, pour des jours non comptés,
Toi et moi, mon enfant, sans nous être quittés. »
Ils se turent longtemps. La palme lumineuse,
Pour ne pas les troubler, s'était mise en veilleuse,
Et l'on n'entendait plus que le chuchotement
De leurs mots qui erraient dans la chambre en rêvant.
Le marteau retentit et Jean alla ouvrir.
C'était Pierre et André qui arrivaient tous deux
Dans l'air miraculeux.
Jean eût-il préféré ne pas les voir venir
Et l'avoir à lui seul jusqu'au fatal demain,

Car l'amour est jaloux, même celui qu'on porte
A une mère, hélas! que l'on sait déjà morte!...
Après Pierre et André, Matthieu le publicain
Ebranla le logis d'un grand coup de heurtoir,
Entraîné par métier du matin jusqu'au soir
A frapper comme un sourd aux portes des maisons.
Juste le temps, pour lui, d'apprendre les raisons
De ce transport sur la nuée,
Et d'autres arrivaient: Barthélémy, Thadée,
Puis Jacques le mineur, le neveu de Marie,
Puis Philippe et Simon, tous deux de compagnie,
Et Jacques le majeur frappa l'huis le dernier,
Car habitant la ville il arrivait à pied.
Un seul manquait encore : le onzième, Thomas.
On le crut en retard, cela n'étonna pas,
C'était son habitude
D'arriver toujours tard, par goût d'exactitude,
Car si pressé qu'il fût il s'arrêtait en route
Pris soudain par un doute,
Un scrupule, un besoin
De toujours contrôler avant d'aller plus loin.
Comme il n'arrivait pas,
La Vierge leur servit le poisson et le miel.
Cent fois ils avaient fait un dîner tout pareil,
Mais nulle palme alors n'éclairait le repas.
Et tandis qu'ils causaient entre eux de leurs affaires
(La mort ne distrait pas de nos soucis vulgaires) :
*« Pauvre, pauvre Thomas, pensait-elle, je l'aime,
Car son cœur est loyal mais pour voler très haut
Il manquera toujours du coup d'aile qu'il faut.
A force de raison, il est déraisonnable.
Pauvre Thomas! je sais qu'il n'est pas en retard
Et qu'il ne viendra pas s'asseoir à cette table:
Mon fils, pour l'éprouver, le retient aujourd'hui
Loin de nous, à l'écart,
Et je mourrai sans lui. »*
Le repas s'acheva, Thomas ne parut point.
Tout autour de la table et le front sur le poing,
Les Apôtres étaient maintenant assoupis.
Marie aussi dormait sur sa peau de mouton
Des nuits du Paradis.
Or, vers la troisième heure,
Jean se sentit touché d'une main angélique
Et une voix lui dit :
*« Jean, avant qu'elle meure,
Il est temps de chanter votre dernier cantique. »*
Il les réveilla tous, et tous se prosternant
Aux genoux de Marie, ils entament le chant :
*« Viens du Liban, Fiancée,
Pour être couronnée... »*
Et Marie, expirant :
« J'accours, ô Bien-Aimé ! »
Elle ferme les yeux, un sourire illumine
Son visage pâmé.
Ah ! qu'ils sont beaux, Seigneur, tes pas
Sur la colline !
Et Jean la recueillit, sans vie, entre ses bras.

Son corps ayant été lavé par la laveuse,
Son sort ayant été pleuré par la pleureuse,
On se mit en chemin pour se rendre au tombeau.
Pierre, en tête, portait la palme lumineuse,
Les autres, tour à tour, le si léger fardeau.
*« Gardez-vous de gémir et montrez, au contraire
Un visage riant, »* avait déclaré Pierre,
*« Pour qu'on ne dise pas : Ils prêchent que la mort
N'est qu'un embarquement pour un plus heureux sort,
Et cependant, voyez, ils la craignent pour eux! »*
Mais Jean, sentait monter des larmes à ses yeux;
Il les laissait couler
Et disait,
« Votre fils a-t-il tort de pleurer ? »
Depuis trois jours déjà,
Elle avait son repos dans la triste vallée,
Lorsque les Dix (Thomas n'était toujours pas là),
Avant de repartir chacun sur sa nuée,
Vinrent la visiter une dernière fois.
Soudain, un grand concert d'instruments et de voix
Etonna leurs esprits faits pourtant au prodige:
Le rocher s'entrouvrit où elle était couchée,
Et, belle, comme au temps de son chaste hyménée,
Elle leur apparut, tel un lys sur sa tige.
Elle portait encore la même robe blanche
Et le même turban d'un bleu immaculé,
Semblait le même ciel enroulé à sa hanche.
L'espace, en plein midi, était tout constellé
D'astres et de rayons, et le croissant de lune,
Docile, était venu se courber sous ses pieds.
Dans l'air, où mille voix n'en composaient plus qu'une,
Les Apôtres suivaient, de leurs yeux extasiés
Sa sublime montée à la Sainte Sion.
O calme virginal, Rayonnante Beauté,
Comme n'en verra plus jamais aucun été!...
Mais qu'elle était rapide, hélas, l'Assomption!
On n'apercevait plus déjà que son sillage,
Et l'immense étendue, où se perd plus d'une aile,
Ne garda bientôt plus trace de Son passage.
« La voyez-vous encore ? » disait Pierre. *« Où est-elle ? »*
« - Là! Là! » répondait Jean.
« - Je ne vois que la nue... »
Jean lui-même finit par la perdre de vue
Et resta tout béat...
Or, plus elle montait, et plus la Terre entière
S'offrait à ses regards jusqu'au dernier humain,
Et le cherchant des yeux, Elle aperçut enfin
Thomas, qui s'agitait dans cette fourmilière.
*« Pauvre, pauvre Thomas,
Courant, courant toujours, et toujours en retard!
Croiras-tu tes amis, ne les croiras-tu pas,
Quand ils te conteront mon merveilleux départ ?
Ou ce vol triomphal ne sera-t-il pour toi
Qu'une raison de plus de montrer peu de foi!
Manqueras-tu toujours d'une plume à ton aile,
O Thomas ! »*
Sur ces mots, dénouant sa ceinture,

Elle l'abandonna, ruban bleu, au ciel bleu,
Et l'écharpe, dans l'air lentement promenée,
Réalissant son vœu,
Vint enfin se poser sur la main étonnée
De cet homme si sage, et pourtant si obtus.
Il releva la tête et put voir de ses yeux
La Vierge qui entrait au séjour bienheureux,
Quand déjà nul des Dix ne l'apercevait plus.

Les Contes de la Vierge
Jérôme et Jean Tharaud